

sa grande bouche charnue, ses membres ronds et gracieux comme ceux des danseuses de Boroboudour. Son odeur de géranium quand il pleut. Et sa gouaille, son esprit, ses éclats de rire. La Petite l'admire, elle a toujours rêvé d'avoir une sœur comme elle. Fleur lui a raconté Champigny, le terrain vague, la caravane où s'empilait la famille. La vie au jour le jour, à coups d'allocations, de combines. Le père, les frères chômeurs, chiffonniers, la mère, les sœurs, grossesses à répétition, avortements, fatigue, fatigue, les oncles, les tantes, les cousins, tous pareils : condamnés. Et la promiscuité, les cuites du désespoir, une espèce de violence tout le temps là, à menacer. Et la honte, à l'école, à l'honte d'être pauvre.

MARIE-NOËL RIO

paysages sous la pluie





paysages
sous la pluie

*L'auteur tient à remercier Valérie Millet
pour son exigence et sa confiance inlassables.*

© Les Éditions du Sonneur, 2011
ISBN : 978-2-916136-38-7
Dépôt légal : mai 2011
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

MARIE-NOËL RIO

paysages
sous la pluie



À la mémoire d'Élisabeth Vailland.

Pour Pierre Barrat.

Fleur

Fleur a des airs de Louise Brooks dans les films de Pabst, ou de Kiki de Montparnasse qui met du rouge à lèvres avant de faire une pipe. Elle n'enlève jamais son rimmel. Le matin elle en rajoute une couche, elle dilue la pâte épaisse dans la petite boîte en crachant dessus, ses cils ressemblent à la brosse chargée de fard qui pue un peu, à force. Elle a de l'allure, Fleur, elle est moderne, elle plaît aux hommes. Sa peau laiteuse piquée de taches de son, ses cheveux noirs taillés à la garçonne comme un petit casque luisant, ses yeux noirs sous le maquillage, sa grande bouche charnue, ses membres ronds et gracieux comme ceux des danseuses de Boroboudour. Son odeur de géranium quand il pleut. Et sa gouaille, son esprit, ses éclats de rire. La Petite l'admire, elle a toujours rêvé d'avoir une sœur comme elle.

Fleur lui a raconté Champigny, le terrain vague, la caravane où s'empilait la famille. La vie au jour le jour, à coups d'allocations, de combines. Le père, les frères chômeurs, chiffonniers, la mère, les sœurs, grossesses à répétition, avortements, fatigue, fatigue, les oncles, les tantes, les cousins, tous pareils : condamnés. Et la promiscuité, les cuites du désespoir, une espèce de violence tout le temps là, à menacer. Et la honte, à l'école, la honte d'être pauvre. Même là, à Champigny, où ce n'est pourtant pas brillant, dit Fleur.

Quand elle a eu seize ans elle est partie. Elle a navigué à droite et à gauche, elle s'est débrouillée comme elle a pu, cinq ans de galère et puis elle est devenue vendeuse au comptoir de presse du Drugstore des Champs-Élysées. Sauvée ! C'est un endroit à la mode, ouvert en permanence, on y trouve aux petites heures les journaux du matin tout juste sortis des presses, qui sentent l'encre et noircissent les doigts. Fleur travaillait la nuit, elle avait ses habitués, qu'elle regardait du haut de son comptoir avec un dédain de reine. Il y en a un, un critique de cinéma, qui est tombé fou amoureux d'elle. Il l'a sortie du Drugstore, lui a trouvé des stages pour qu'elle devienne monteuse, c'était plus présentable que vendeuse dans son monde à lui. Fleur n'avait jamais vécu dans pareil luxe, les cafés chics, les restaurants cossus, l'appartement du critique dans le

7^e arrondissement, les beaux vêtements. Il lui a offert une veste, une veste magnifique en chevreau blanc, serrée à la taille, avec des manches d'agneau de Mongolie. Mais ce n'est pas une veste qui allait guérir son humiliation, ni un stage son ignorance, ce n'est pas cela qui pouvait consoler la fille de rien de Champigny. Et le critique, pour qui se prenait-il ? Il ne croyait tout de même pas qu'elle allait se plier à son ordre à lui, l'ordre des autres, des gens bien, pour une veste ? Fleur boit beaucoup, parfois. Quand elle a bu elle se débonde, sa belle bouche tordue de cris et d'injures, les yeux comme des chiens qui ont peur, qui vont mordre. Il a dû en entendre, le critique. Et puis elle a fait cette chose terrible. Il était fou de ses seins opulents, qu'elle n'aimait pas, qu'elle a fait opérer pour les réduire. Elle les a montrés à la Petite, un jour. C'est un massacre, les bourrelets violacés des cicatrices, les aréoles comme des yeux louches, son beau corps défiguré pour toujours.

Elle est partie une nouvelle fois.

Maintenant elle est monteuse, ouvrière, quoi. Elle gagne assez d'argent pour louer un petit appartement rue des Plantes, près du cimetière du Montparnasse. Elle vit une drôle de vie, une espèce de cirque dont elle est le clown et le fauve en cage, plongeant d'une gaieté

folle au fin fond de l'abîme. Elle est dans le soleil noir de la mélancolie, que rien n'apaise, dont personne ne peut la délivrer. Et parfois dans l'obsession de mourir. Elle a essayé, plusieurs fois. Barbituriques, veines tranchées. L'année dernière, la Petite venait de faire sa connaissance, elle l'a retrouvée à l'hôpital. Fleur était pâle, les poignets bandés, couchée dans un lit étroit de salle commune. On lui avait enlevé son rimmel et elle avait une toute petite figure, on aurait dit une enfant. Elle n'a pas dit un mot. La Petite non plus. Elle était là, c'est tout, elle l'aimait déjà.

Fleur dit qu'un jour elle sera réalisatrice. Laure lui a donné les moyens de faire un film, un court-métrage en 16 millimètres, en noir et blanc, qu'elle essaie en vain de sortir dans les salles. C'est un très beau film, pense la Petite, elle ne sait pas pourquoi mais elle sait que c'est très beau. Très surprenant, très gai, très triste. Tout à fait Fleur.



D'elles trois, c'est Laure la plus âgée. La plus secrète, qui ne dit pas grand-chose, des bribes seulement, par moments, quand ça lui chante. Elle ne répond jamais, à aucune question. Elle ne s'explique jamais.

Elle est grande, avec de longs membres, les mains, les pieds longs et fins. Le dos un peu voûté. Elle a des gestes lents, gauches, une allure hésitante, de soudaines brusqueries qui lui donnent une élégance bizarre, excentrique. Un visage de chat mangé par une frange, des cheveux noirs qui tombent sur ses épaules comme une fourrure épaisse. La bouche mince, les yeux enfoncés, des yeux mats, de longs traits d'encre. Comme une ébauche, ou une trace. Comme un tableau inachevé, ou le portrait à demi effacé de l'impératrice de Chine.

Son bureau est aux Champs-Élysées, au cinquième étage d'un immeuble haussmannien. Un vestibule, une pièce garnie de coussins et tapissée de revues de cinéma. C'est là que Fleur et la Petite la voient, la plupart du temps. Elles ne savent pas comment elle est devenue productrice de cinéma, comment elle s'est mise à produire des films extraordinaires, celui de Fleur par exemple, dont l'industrie ne veut pas.

Le peu qu'elles savent, c'est le peu qu'elle leur a raconté. Par morceaux, qu'elles ont assemblés avec patience comme les pièces d'un puzzle. Père catholique et collaborateur, haut fonctionnaire du gouvernement de Vichy, emprisonné à la Libération, gracié par le général de Gaulle. Mère, elles ne savent pas, Laure n'en parle jamais. Épuisée par les grossesses,

sans doute. Frères, sœurs en pagaille. Un seul qu'elle puisse aimer, l'idiot de la famille. Elle est la dernière, enfant riche, ignorante, humiliée. Elle refuse d'aller au collège, crainte d'être méprisée par les autres enfants, les professeurs, à cause de son père. Elle a honte de son nom. Elle suit des cours par correspondance, à la maison, elle n'aime guère étudier, elle s'ennuie. Pas d'affection, l'indifférence des domestiques, et l'idiot seulement pour partager les jeux, les secrets, les effrois de l'enfance.

Ils vivent dans un hôtel particulier, à Neuilly. Une nuit, au début de l'adolescence, Laure fait le mur, elle marche au hasard des rues, s'enfonce dans Paris. Elle repasse le mur quand vient l'aube, personne n'a remarqué son absence. Par la suite elle s'évade de plus en plus souvent, le cœur battant le tam-tam de la peur, enivrée d'être libre. L'une de ces nuits, elle entre dans un bar-tabac éclairé au néon, c'est la première fois, elle voit les gens de ces heures-là, travailleurs, clochards, alcooliques, elle s'assied à une table et commande une limonade, effrayée de son audace. Un homme la regarde, lui fait signe en souriant, l'emmène dans les toilettes. Elle a peur, elle ne sait pas ce qu'elle fait là, dans l'odeur d'ammoniaque et d'eau de javel, avec cet homme qu'elle ne connaît pas. Il la prend brutalement, elle a mal, le sang coule sur ses jambes. Il

l'essuie, remonte sa culotte, lui caresse les joues, gentiment. Elle se sent devenue autre. Maintenant elle a un but. Toutes ces nuits d'évasion elle entre dans un bar de pauvres et regarde aux yeux les hommes seuls jusqu'à ce que l'un d'eux la suive dans les toilettes et la prenne. Et peu lui importe son apparence, peu lui importe son nom, car seule compte la joie violente qu'il lui donne, cet instant-là. Parfois l'homme croit qu'elle est une putain.

Un matin, elle trouve son père qui l'attend. Il la questionne, elle ne dit pas un mot. Il la gifle, la chasse de la maison. Elle console l'idiot qui pleure et s'en va dans son obscur contentement de bête.

Elles ne savent pas ce qu'elle a fait au juste ensuite, sinon qu'elle a eu très tôt deux enfants, deux garçons de pères inconnus. Elles n'ont jamais vu ses enfants mais elle en parle parfois, ils sont sa fierté. Elle vit quelque part en banlieue avec eux, elles ne savent pas où. Elle ne dit rien de ses amants.

L'imagination, les rêves de Fleur et de la Petite s'accrochent à l'être mystérieux, au silence de Laure. Elles n'ont jamais vu quelqu'un qui lui ressemble. En comparaison, elles trouvent les autres ridiculement lisibles.



La plus jeune s'appelle Alice mais personne ne l'appelle par son nom. Pour tout le monde, elle est la Petite.

La Petite voudrait éperdument qu'on ne la juge pas, qu'on ne la rejette pas, qu'on l'aime. Elle essaye de cacher ses ongles rongés, son ignorance. Elle emprunte la voix, les gestes, la façon de marcher des femmes qu'elle rencontre et qu'elle admire. Elle voudrait être elles. Elle voudrait éperdument être Fleur, ou Laure. Elle, elle n'est personne, au-dedans c'est un chaos, le vide sonore et tremblant de la peur. Elle est incapable de parler de sa mère impitoyable, qu'elle a fuie à seize ans comme Fleur Champigny, de son père indifférent, incapable de parler de ses premières années, en Afrique, enfouies en elle comme un trésor caché, les nègres, la forêt vierge, les animaux, l'océan Indien, une Afrique qui n'existe pas réellement, qu'elle voit avec les yeux de son enfance et qu'elle invente au fur et à mesure que s'en éloigne le souvenir. Incapable de parler de sa détresse quand elle est arrivée dans ce Nord du monde, la pension, le froid, la grisaille, les autres, les autres effrayants dont elle n'a pas les clés. Ses récits sonnent faux, ils tournent court. Dès qu'elle ouvre la bouche elle s'entend mentir, sa voix se met à coasser, elle ne sait pas dire ce qu'elle sait, ce qu'elle sent, elle

parle à côté, c'est plus fort qu'elle, elle est condamnée à ça, à ce flottement insupportable de la vérité. Puisqu'en elle rien n'a la moindre consistance. Elle tente de le dissimuler en se prêtant à ce que l'on veut d'elle, en se glissant dans la volonté des autres. Sans savoir ce qu'elle fait, sans comprendre. Elle n'apprend rien, elle fait semblant. Une glaise, une pâte à modeler. La vérité, c'est qu'elle est complètement perdue.

À treize ans, quelque chose est arrivé qui lui a permis de vivre. Un homme l'a emmenée dans sa voiture à la sortie de la pension, en Bretagne. Le père d'une fille de sa classe qui l'avait invitée pour le week-end. Un vieux, donc, un peu gras, un peu chauve. Il lui parlait des jungles de rêve qu'il avait fait peindre sur les murs de sa maison, qu'elle verrait quand ils auraient rejoint sa fille à la campagne. Et puis il a tourné dans un bois, il a arrêté la voiture, il ne parlait plus, il respirait fort, il s'est déboutonné, il a sorti sa queue, il a saisi la Petite à la nuque, l'a pliée sur lui. Elle a ouvert la bouche, il s'y est enfoncé, il a imprimé à sa nuque un va-et-vient, il était brutal, elle avait des haut-le-cœur, il a joui vite, en gémissant. La Petite a craché sur la braguette ouverte un jus épais, copieux. Pour la première fois elle avait dans la gorge le goût du sperme, elle en sentait l'odeur épicée, elle comprenait que le commerce des corps n'a pas besoin de mots, là au moins elle était tranquille.